

« *Du Discours avec lequel assidûment ils vivent, puisqu'il gouverne tout, de celui-ci ils s'éloignent, et les choses avec lesquelles ils s'affrontent tous les jours, celles-ci leur semblent étranges* »
(Héraclite, B 72)

Nous partons d'un paradoxe.

Alors que la langue est partout, elle est dans la société quasiment invisible. Elle est à la fois un inconscient et un impensé. D'où un sentiment de dérision du langage et de la langue.

Notre intention est de justifier la nécessité de sortir de cette dérision pour retrouver les chemins d'une confiance qui passe largement par le langage.

Parler de l'eau à un poisson

Le linguiste Luigi Rizzi, dans sa leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 26 octobre 2020, en donne un premier aperçu. Il observe que « le langage est une composante centrale de la vie humaine. Nous vivons immergés dans le langage. Nous l'utilisons pour structurer nos pensées, pour communiquer nos pensées, pour interagir avec les autres, mais aussi dans le jeu, dans la création artistique. Son omniprésence, paradoxalement, rend le langage difficile à aborder, comme objet d'étude scientifique. Il est tellement indissociable des aspects majeurs de la vie humaine, qu'on n'en voit plus les remarquables propriétés. »

Parler de langue à un contemporain, c'est comme parler de l'eau à un poisson.

Cependant, l'homme a cette spécificité que grâce au langage, il a la capacité de poser la question de l'univers, pas nécessairement comme il faut, mais il la pose.

Peut-on imaginer que l'homme ne se pose pas la question de l'évolution, de l'environnement ou du réchauffement climatique parce qu'il fait partie de ce monde, qu'il est immergé dans ce monde ?

C'est pourtant ce qui se passe avec le langage et les langues.

Il n'y a pas si longtemps, la linguistique passait pour la science reine des sciences humaines.

Si l'on regarde ce qui aujourd'hui se publie, on est étonné. La linguistique a quasiment disparu.

Notre intention n'est pas d'analyser ni d'expliquer l'ensemble du phénomène, mais d'en retenir un aspect qui a le mérite de nous ramener à ce que nous appelons la centralité du langage.

Linguistique et sciences de l'information : un rendez-vous manqué

Au cours du demi-siècle écoulé, alors que les sciences de l'information émergeaient, on pouvait penser que sciences de l'information et de la communication et linguistique allaient se féconder mutuellement. Mais la relation s'est révélée décevante. Y aurait-il eu dès le départ un malentendu ?

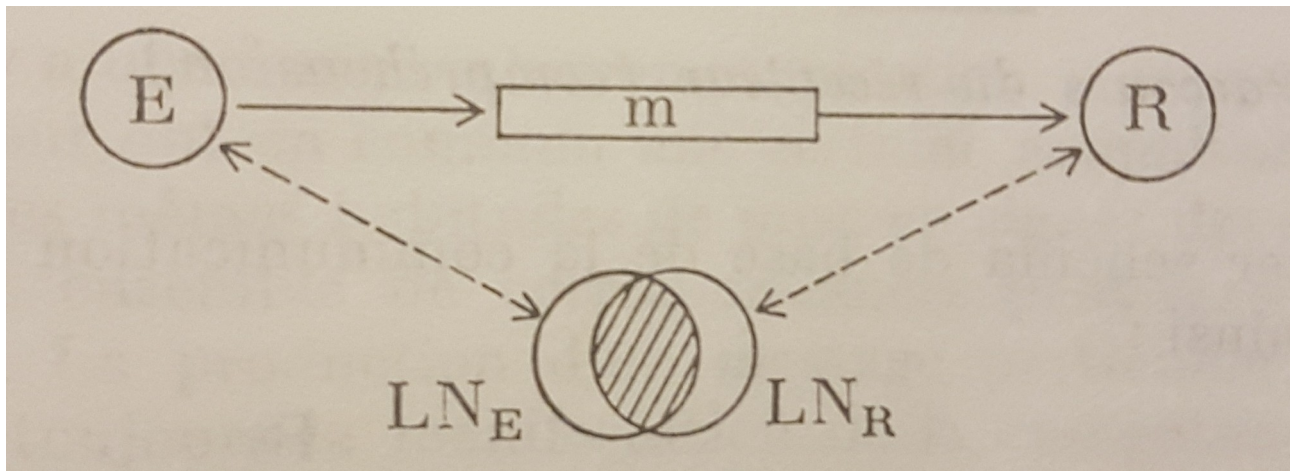
Le coup d'envoi a été donné par Roman Jakobson qui dans ses *Essais de linguistique générale*² déclarait : « Dans l'étude du langage en acte, la linguistique s'est trouvée solidement épaulée par le développement impressionnant de deux disciplines parentes, la théorie mathématique de la communication et la théorie de l'information. »

1 Cet article non publié a été proposé à la revue *Hermès* du CNRS en juillet 2021

2 Jakobson, R., *Essais de linguistique générale*, 1963, Éditions de minuit, p. 28

Nombreux sont les manuels universitaires qui à la suite se sont inscrits dans ce mouvement réducteur en expliquant que la langue est d'abord un instrument de communication.

Ainsi, par exemple, le premier chapitre du manuel de Linguistique générale de Bernard Pottier³, qui fut une de mes grandes références pour mes études de linguistique, porte sur la communication linguistique et commence par la phrase « La communication linguistique est essentiellement l'échange de messages entre deux interlocuteurs au moins », illustrée par le schéma suivant :



« On suppose que l'émetteur E a une connaissance linguistique comparable à celle du récepteur R (langue naturelle de E # langue naturelle de R). Le message est de nature linguistique (sonore, visuel) ».

Le substrat de cette communication est « une *structure d'entendement*, très profonde, lieu de connaissance, par nature déliée des langues naturelles. »

La séparation totale opérée entre la langue et le monde de référence, qui relève du sens commun à tous les niveaux, du monde scientifique aux politiques et aux journalistes est particulièrement problématique. Quelle que soit sa sophistication, jugée toujours trop grande, la langue est bel et bien réduite à un simple outil dont l'homme se sert pour parler, comme l'oiseau se sert de l'air pour voler.

Une interprétation aujourd'hui remise en cause de Saussure, a largement contribué à cette séparation. Dans le Cours de linguistique générale, que Saussure n'a pas écrit, l'opposition entre signifiant et signifié semble se mouler dans le schéma scolastique de la chose, du concept et du mot, le signifiant étant du domaine de la langue et le signifié et le mode référentiel.

Mais dans ses importantes notes Saussure découvertes tardivement après sa mort⁴ et regroupées dans ses *Écrits de linguistique générale*, Saussure s'oppose catégoriquement à cette idée. Il n'y a aucune opposition ni séparation à effectuer entre signifiant et signifié qui sont inséparables.

Pour comprendre cette position de Saussure il faut ajouter que pour Saussure, il n'y a pas d'un côté le monde et de l'autre le langage. Il n'y a que le langage et des points de vue sur le monde. Difficile d'admettre que le monde n'existe pas en tant que tel, ce qui existe ce sont des points de vue sur le monde.

Cette idée n'est pas spécialement nouvelle. Elle était déjà exprimée par Leibniz, puis par Kant et Nietzsche notamment.

Rappelons-nous cette affirmation de Nietzsche, source de tant d'incompréhension : « Il n'y a pas de fait, il n'y a que des interprétations ».

Certains en ont conclu que l'on peut tout dire et que toutes les idées se valent.

³ Pottier B., Linguistique générale, théorie et description, Klincksieck, 1985

⁴ Saussure Ferdinand, *Écrits de linguistique générale*, texte établi et édité par Simon Bousquet et Rudolf Engler, Gallimard, 2002.

Mais Nietzsche ne dit pas cela. Il dit par ailleurs et sans contradiction :

« Qu'est-ce au juste qu'une loi naturelle ? Elle ne nous est pas connue en soi mais seulement par ses effets, c'est-à-dire par ses relations avec d'autres lois naturelles, qui, à leur tour, ne nous sont connues qu'en tant que sommes de relations ».⁵

On voit bien que Nietzsche n'a nullement renoncé à la rationalité ni même à toute universalité et ne prêche pas pour un relativisme absolu.

Mais pour notre discussion, ce qui nous paraît fondamental est la centralité de la langue, domaine déserté par la conception communicationnelle de la langue qui s'est imposée dès les années 1970.

Avec ce résultat paradoxal que la primauté donnée à la communication a empêché la linguistique de féconder les sciences de l'information et de la communication. Et du coup, c'est la linguistique elle-même qui s'est atrophiée.

Il est intéressant de souligner que Chomsky lui-même a dénoncé cette tendance moderne à réduire les langues à des moyens de communication. Bien qu'il ait lui-même poussé la linguistique dans cette direction, il s'inscrit dans cette tradition classique où voisinent Leibniz et Humboldt⁶ et où la langue est vue comme « instrument de la pensée ». L'expression « instrument de la pensée » n'est sans doute pas la plus heureuse. Chomsky ne confond pas langage et pensée, pas plus que Saussure. Il dit seulement qu'ils ne sont pas séparables. Vygotski emploie une formulation bien plus appropriée en parlant d'« accomplissement de la pensée dans la langue »⁷.

Il va de soi que le schéma de la communication linguistique n'a de réelle signification que si l'on s'interroge sur les conditions de production de ce qui est dit ou écrit autant que sur les conditions de réception de ce qui prend la forme d'un message, en considérant que le message peut aussi bien être un tweet d'une trentaine de caractères que l'intégrale de *A la recherche du temps perdu* de Proust.

Recentrage sur le langage et les langues

L'analyse de la production du message et l'analyse de sa réception auraient dû être l'objet principal de la linguistique « externe » et devraient justifier un retour au premier plan de la pensée du fait linguistique et du sens dans le fait linguistique. Sans le sens dans le fait linguistique, la communication ne fonctionne pas. C'est comme apprendre à lire à un enfant sans le sens des mots.

Vygotski avait déjà énoncé que « la communication immédiate entre les individus soit impossible, c'est assurément un axiome pour la psychologie scientifique »⁸.

C'est dire que l'*irénisme communicationnel* identifié par Dominique Wolton, comme une des dix contradictions de l'espace public médiatisé⁹, est effectivement sans fondement scientifique, et que le concept d'*incommunication*, implicite mais bien présent chez Vygotski avant 1934, désigne en fait un état normal. Pour la période que nous vivons, le concept d'*incommunication* est tout à fait fondamental et l'on peut seulement regretter sa découverte tardive. Mais la linguistique n'ayant pas ouvert la voie, il fallait bien qu'elle le soit par les sciences de la communication et par d'autres disciplines, mais sans référence directe au langage et à la langue, par respect de la déontologie disciplinaire, ce qui crée un vide conceptuel regrettable.

Dans le schéma de la communication les deux piliers de la production et de la réception du message sont d'une égale importance et chacun était et est encore susceptible de développements étendus au plan linguistique.

Nous allons ici donner deux exemples pour montrer l'importance déterminante du travail sur la langue et qu'il ne s'agit pas du tout d'un raffinement purement intellectuel.

Une erreur majeure de stratégie éducative

Le premier exemple a trait à la gestion des retards scolaires depuis cinquante ans.

5 Nietzsche, *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, Actes Sud, 1997, p. 24

6 Noam Chomsky, *Quelle sorte de créatures sommes-nous ?*, Lux, 2016, p. 16 à 29

7 Vygotski, L., *Pensée & langage*, 1934, 1997 pour la traduction, La Dispute

8 Ibid. p. 57

9 Dominique Wolton, « Les contradictions de l'espace public médiatisé », dans *Hermès* 10, 1991, p. 95 à 113, p. 109.

Si l'on s'était attardé sur la question des conditions d'élaboration du message, dans une dimension individuelle et collective, dès les premiers âges de la vie, on aurait pu mettre très tôt le doigt sur le caractère extrêmement violent de la non-maîtrise de la langue, qui pèse sur certains jeunes enfants en raison de la défaillance du milieu familial. C'est une inégalité linguistique de grande ampleur difficilement tolérable. Au lieu de cela, dans les années soixante-dix, il a été mis fin au système du redoublement dont l'inefficacité était reconnue et l'on s'est imaginé que les élèves avaient toutes leurs années de scolarité devant eux pour apprendre les règles contraignantes d'une langue française marquée socialement par l'idéologie dominante de ces années comme « bourgeoise ». Ce faisant, on a interdit à ces enfants d'accéder au monde de la connaissance. Quand les enquêtes PISA indiquent qu'environ 20 % des enfants français ne possèdent pas les fondamentaux linguistiques à leur rentrée en sixième, cela veut dire qu'entre 150 000 et 160 000 enfants sur des cohortes de 750 000 à 800 000 enfants sont en très grande fragilité sur le marché du travail et toute leur vie. Même si l'on considère que dans ce domaine le 0 % est impossible et que l'on vise un taux de 10 %, on voit bien que cette situation a des effets massifs dont les conséquences sociales sont faciles à comprendre : précarisation, chômage, désocialisation, incommunications, violences, difficulté de trouver des travailleurs qualifiés, perte de richesse collective, etc.

La langue n'est pas une contrainte, mais une discipline. Elle est intrinsèquement un pouvoir, pouvoir sur soi, mais aussi sur les autres. Elle peut évidemment être un pouvoir de domination, mais avant tout elle est source d'émancipation pour l'individu.

Si dans les mêmes années quatre-vingt, la langue avait été comprise comme source de liberté et d'émancipation, on aurait investi dans la détection précoce des retards linguistiques, source massive d'échecs scolaires, qui sont repérables dès la crèche. L'on aurait mis en place les soutiens scolaires adéquats et l'on n'aurait pas affaibli l'enseignement du français, langue de scolarisation, comme on l'a fait à partir de ces années, alors qu'il fallait le renforcer.

Les programmes scolaires de 2002 élaborés par Jack Lang¹⁰, alors ministre de l'Éducation nationale, ont tenu compte de ce recentrage nécessaire sur la langue et opéré un revirement à 180 degrés par rapport aux tendances antérieures. À la rentrée scolaire de 2008, Xavier Darcos, malheureusement, annulait les programmes de 2002 et retrouvait les errements du passé. À partir de 2017, la mise en place du dédoublement des classes dans les écoles primaires des secteurs prioritaires retrouve l'inspiration des programmes de 2002 avec l'objectif affirmé de réduire le nombre de jeunes qui arrivent sur le marché du travail sans qualification et sans les outils intellectuels leur permettant de progresser dans la vie.

Le Conseil de l'Europe s'est emparé du sujet et a produit une Recommandation du Comité des ministres aux États membres soulignant l'importance des compétences en langue(s) de scolarisation, pour l'équité et la qualité en éducation et pour la réussite scolaire (Recommandation 39 cm/Rec, 2014)¹¹. Elle a donné lieu à une série d'études rassemblées dans la « boîte » : *langues des autres matières* de la Plate-forme du CECRL¹² et au : *Handbook for Curriculum Development and Teacher Training. The Language Dimension in All Subjects* (Beacco et al. 2016) (trad. *Le langage dans toutes les matières scolaires : la perspective du Conseil de l'Europe*).

Aborder la question de la valeur linguistique des enseignements non linguistiques est une innovation majeure qui implique des évolutions sérieuses dans la formation des enseignants. Il est impossible de développer ici cet aspect, mais il est facile de comprendre qu'un exercice de discussion d'un problème de physique et d'une question d'histoire a clairement une portée linguistique pour laquelle les compétences ne s'improvisent pas. Pour mener cette action, il faut mobiliser des ressources scientifiques empruntant à la linguistique, à la didactique et à la psychologie. Encore faut-il avoir identifié l'objet à traiter. Dans toutes les matières, des sciences dures à la littérature, on manie des concepts et ces concepts se prêtent à l'argumentation et au débat.

10 Jack Lang, *Une école élitaine pour tous*, 2002

11 https://search.coe.int/cm/Pages/result_details.aspx?

12 http://www.coe.int/t/dg4/linguistic/langeduc/BoxD2-OtherSub_en.asp

Nul ne peut contester que l'aptitude au débat est menacée. Que l'on regarde un affrontement sur un plateau de télévision ou que l'on assiste à des manifestations violentes, on peut se dire que le débat démocratique ne fonctionne pas correctement. Or la capacité de débattre s'apprend aussi sur les bancs de l'école, du lycée et de l'université. Et cette capacité conditionne le débat démocratique.

Dans le film ADN de la réalisatrice autrice franco-algérienne Maïwenn, la maman dit à l'un de ses petits-fils : « Je suis désolée » et son petit-fils, qui a largement dépassé l'âge de l'adolescence lui répond « ça veut dire quoi « je suis désolé » ? ». On mesure sur ce simple échange toute la portée de la distance linguistique et de l'insécurité linguistique qui naît d'une maîtrise partielle de la langue.

Par l'étude des langages employés sur les réseaux on pourrait aisément analyser l'impact sur le discours de la maîtrise partielle du langage et en particulier l'abolition de toute forme de nuance dans l'expression de la pensée.

Certains trouveront sans doute qu'il s'agit de nouveaux langages et que toutes les langues se valent. Mais on peut considérer que la réduction drastique du vocabulaire disponible conduit à une régression vers des formes primitives de langage et de relations sociales, basées essentiellement sur la défiance.

On peut aussi considérer que les exigences linguistiques de plus en plus élevées de nos sociétés de connaissances accentuent les fractures sociales, minent toutes formes de confiance, quand la maîtrise du langage n'est pas replacée au premier rang des priorités éducatives et sociétales.

Ces questions fondamentales appellent des recherches que l'on ne voit pas venir.

Néanmoins des prises de conscience se font jour.

On connaît aujourd'hui les dégâts de l'illettrisme.

On s'inquiète de la régression de la lecture chez les jeunes, et cela malgré des actions de promotion de la lecture menées dans les établissements scolaires et dans les réseaux de bibliothèque depuis des décennies.

La maîtrise du langage et la découverte du monde passent en grande partie par la lecture.

On se plaît à imaginer que les jeux vidéo et les réseaux sociaux pourraient être des substituts. On peut toujours imaginer, mais la réalité ne va pas dans ce sens.

Un second exemple devrait suffire à montrer l'immensité du sujet ici abordé.

Vous parlez d'échanges interculturels ?

Certains mots n'existent pas dans toutes les cultures. Parler d'échanges interculturels sans s'attarder sur les mots qui ne circulent pas entre les cultures est perdre son temps.

Le mot « laïcité » en est un parfait exemple.

Il faut des centaines de pages pour en parler savamment.

Le fait est que le mot n'existe pas en arabe et qu'en anglais il s'agit d'un gallicisme dont le mot « secularity » n'est pas synonyme.

Il faut remonter mille ans d'histoire européenne pour en comprendre le sens.

Il ne suffit pas de trois lignes de définition du dictionnaire, car le sens des mots s'enracine dans l'expérience historique la plus lointaine.

Et si l'on n'a pas la modestie de ce travail, on n'obtient qu'anathèmes, condamnations, insultes ou mépris qui sont autant de manifestations de défiance, d'incompréhension, d'incapacité de se projeter dans des contextes autres que le sien, d'une incroyable prétention de penser pour les autres et à la place des autres, donc pure pauvreté de la pensée.

Il faut donc honorer les travaux qui font cet effort, qui est indissociable de la question des religions en tant que fait religieux. Distinguer « religion » et « fait religieux » est aussi une question de sens que tous les systèmes culturels ne sont forcément capables de restituer à l'identique. Il s'agit d'un travail linguistique tout à fait considérable.

Il est évident que si l'on tourne autour du pot et que l'on ne désigne jamais l'objet qui doit bénéficier de toutes nos attentions, on a toutes les chances de passer à côté de questions essentielles. Cécile Ladjali commence son remarquable essai *Mauvaise langue*¹³ en citant le philosophe Alain : « Tous les moyens de l'esprit sont enfermés dans le langage ; et qui n'a point réfléchi sur le langage n'a point réfléchi du tout. »

Conclusion

La première fonction du langage n'est pas de communiquer, mais d'exister.

C'est par le langage que chacun peut se trouver une identité aux dimensions multiples et c'est par le langage que chacun entre en relation avec les autres. Et plus je me découvre une identité, plus celle-ci est assurée, plus facile est le contact avec l'autre, et plus j'éprouve un sentiment de confiance me permettant une vie sociale apaisée. L'acceptation ou l'attrait de l'altérité sont étroitement dépendants de l'assurance d'identité individuelle et collective, complexe bien sûr.

Personne n'imagine une seconde que la vie démocratique ou la vie sociale tout court soit un long fleuve tranquille. Mais sans une bonne maîtrise du langage partagée par l'ensemble du corps social, il n'y a pas de vie démocratique possible.

Il faut donc remettre ou mettre le langage au centre de la vie sociale. Les enjeux théoriques sont évidents. Mais les enjeux culturels, sociaux et économiques sont de toute première importance, et nécessitent des investissements sans doute plus intellectuels que financiers.

C'est un chemin semé d'obstacles, caillouteux et austère, auquel on ne peut échapper.

13 Cécile Ladjali, *Mauvaise langue*, Seuil, 2007